

Hymne au Bourbonnais Poème anonyme (début du siècle)

Pays aux clairs ruisseaux, de bois et de fontaines,
D'étangs où vont le soir, sous les cimes hautes,
Bore les biches et les faons,
Nous t'aimons tous, terre d'Allier, sœur de l'Auvergne,
L'étranger, comme tes enfants !

J'aime tes vieux clochers aux longues flèches grises,
Flagellés par le vent, caressés par les brises,
Qui montent comme un fol espoir.
J'aime tes blancs troupeaux épars dans la vallée,
Unissant à la voix de la cloche exhalée,
Leurs gémissements dans le soir.

Un château-fort jailli de quelque roche brune
Nous parle d'un passé de gloire et d'infortune,
De trouvère et de tournois.
A l'entour de tes murs, dorment de riches plaines
Où muse les sylvains et les fraîches haleines,
Accourus du fond de tes bois.

Tes automnes sont beaux sur la sylve mourante,
Quand passe dans le ciel la voix désespérante
Des oiseaux changeant d'horizons.
Et tes hivers sont purs, là-bas, sur les collines,
Où les épicéas, sous la neige, s'inclinent
Comme la chaume des maisons.

Si tu n'as pas la mer, tu connais d'autres ondes,
Voici le Cher, l'Allier, la Loire aux eaux qui grondent,
Et la Sioule au flux argenté !
Nos vergers ont des fruits ; nos coteaux ont des vignes
Dont les crus parfumés de tout palais sont dignes,
Et le vin, c'est la gaieté !

Où sont, ô mon pays, les coiffes de tes filles
Qu'elles portaient en souriant sous les ramilles,
Pour séduire tes beaux garçons ?
Où sont les vieux rouets et la vieille sonore
Qui conduisait le bal du soir jusqu'à l'aurore ?
Où sont tes danses, tes chansons ?

Palpite, ô vieille terre
A travers l'hymne de beauté,
Sous le soleil ressuscité,
Ma voix s'élève, solitaire,
Pour te chérir et te chanter.